

**The Wolf of Wall Street**  
**De bruit et de fureur**  
*Le loup de Wall Street*, États-Unis, 2013, 2 h 59

Claire Valade

Numéro 289, mars-avril 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71360ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Valade, C. (2014). Compte rendu de [The Wolf of Wall Street : de bruit et de fureur / *Le loup de Wall Street*, États-Unis, 2013, 2 h 59]. *Séquences*, (289), 46–47.



# The Wolf of Wall Street

## DE BRUIT ET DE FUREUR

Précédé d'une rumeur sulfureuse et baigné d'une aura fort controversée, **The Wolf of Wall Street** a été accusé par certains critiques américains de glorifier l'univers «bacchanalien» qu'il dépeint. Pourtant, s'il est sans contredit démesuré, orgiaque, outrancier et même s'il ne manque pas de défauts, c'est aussi certainement le meilleur film purement scorsesien de Martin Scorsese depuis *belle lurette* – et aussi son plus jouissif. C'est aussi probablement le rôle le plus marquant de Leonardo DiCaprio qui y est époustouflant de justesse dans la dépravation absolue. Projet fétiche de longue date de l'acteur, **The Wolf of Wall Street** marque sans contredit la collaboration la plus fructueuse et la plus satisfaisante à ce jour entre DiCaprio et celui qui, en cinq films sur douze ans, est devenu son mentor.

Claire Valade

À sa sortie en décembre 2013, **The Wolf of Wall Street** a suscité une panoplie de réactions choquées; certains, offensés au plus haut point, hurlaient même à la honte sur toutes les tribunes. Étranges réactions que celles-là, d'autant plus que l'on ne saurait accuser Scorsese ni d'avoir donné dans la dentelle tout au long de sa carrière, ni – surtout – d'avoir jamais vraiment péché par excès de vertu. S'il y a bien un cinéaste américain qui n'a jamais hésité à fouiller le côté sombre de l'Amérique, c'est bien l'Italo-New-Yorkais. On peut donc se demander à quoi pouvaient s'attendre les détracteurs du film lorsqu'on en connaissait le sujet, l'univers boursier excessif des années 1980-90 qu'il se proposait de décrire, et le goût bien connu du cinéaste pour la virtuosité cinématographique. Par ailleurs, arrivant sur nos écrans à peine deux ans après la spectaculaire récession et la catastrophique déroute bancaire de 2011, on ne peut pas vraiment dire non plus que le sujet n'est plus d'actualité, malheureusement. Si les costumes et les voitures sont peut-être «d'époque», le thème de l'excès et ses multiples ramifications (corruption,

dérive morale, luxure, perversion, pour ne nommer que celles-là) sont bien, eux, contemporains.

Scorsese n'a pas fait seul les frais de toute cette controverse. Leonardo DiCaprio, à la fois initiateur du projet original ainsi que vedette et coproducteur du film, s'est tout aussi joyeusement fait écorcher. En raison de son aura de *superstar* héritée du succès pourtant déjà lointain de **Titanic** et de sa dégaine juvénile de beau gosse qui ne vieillit pas (ou si peu), on a souvent tendance à oublier que DiCaprio est d'abord et avant tout un acteur, un vrai, au talent brut et captivant. À ce titre, **The Wolf of Wall Street** était un projet en or pour un acteur de son calibre, qui aime se mouiller en prenant les risques qui en valent la peine. S'il est vrai qu'il peut se perdre à l'occasion dans des projets qui, pour prestigieux, ne lui conviennent pas (pensons seulement à ce **J. Edgar** plutôt embarrassant), DiCaprio peut en effet se montrer d'une aisance sidérante et d'un naturel renversant lorsqu'il trouve vraiment chaussure à son pied. L'envergure de sa présence est indéniable. Dans ce Jordan Belfort, oscillant entre angoisse et dérision, outrance et désarroi, obscénité et humour noir, il

photo: Entre angoisse et dérision, outrance et désarroi



Des protagonistes sans pouvoir de rédemption

trouve non seulement un rôle à mesure, mais aussi le cinéaste capable de se montrer, à la fois, à la hauteur de la démesure du personnage et de l'immensité de son talent d'acteur. Il y a une telle jubilation dans son interprétation de Belfort et un tel appétit vorace à se livrer à la débauche de son personnage, qu'il donne la nausée au spectateur devant un tel étalage d'excès. Et c'est bien là le but, évidemment.

Si le film, que l'on a décrit avec justesse comme un jeu de massacre, sombre visiblement dans l'excès (durée excessive, vulgarité excessive, impudeur excessive), c'est pour mieux embrasser son sujet. En effet, **The Wolf of Wall Street** illustre mais aussi *incarne* tout ce qu'il expose, à commencer bien sûr par ces performances d'acteurs qu'on a voulues plus grandes que nature, comme pour mieux *bluffer* le spectateur. C'est en fait un remarquable coup d'esbroufe de la part du réalisateur et de ses acteurs qui choisissent de laisser le spectateur penser à la caricature, à l'exagération, alors qu'en fait, le portrait brossé est probablement plutôt près de la réalité. Voilà des gens véritablement répugnants, superficiels, immoraux, décadents, imbus d'eux-mêmes, possédant un goût du lucre et du pouvoir illimité, et qui sont, en fin de compte, d'un pathétique désolant. En proie à des délires mégalos sans bornes, ils agissent outrageusement parce qu'ils ont le culot de croire à leurs propres mensonges, à commencer par l'idée qu'il est possible pour le monde entier de leur appartenir et d'être à leurs pieds, littéralement et non pas métaphoriquement. Aussi monstrueux soit-il, le jeu des acteurs apparaît donc plutôt criant de vérité. C'est la réalisation qui, elle, donne véritablement dans l'exagération sans retenue.

Des cadrages au montage, en passant par la photographie, les longues focales, les couleurs, la direction artistique, les mouvements de caméra et tant d'autres choses encore, Scorsese ne recule devant rien pour créer un effet rebutant par ses choix de mise en scène et ses prouesses techniques. N'en

déplaît à ses détracteurs, il choisit arbitrairement de se contenter d'exposer et se garde bien d'émettre quelque jugement que ce soit. Mais il donne tout de même clairement beaucoup à réfléchir par ses multiples choix filmiques. Par exemple, par un montage volontairement désarçonnant, il crée un rythme fluctuant entre fluidité hollywoodienne normale, dans les passages que l'on pourrait qualifier de «sobres», et hoquets étrangement irréguliers soulignant d'apparents problèmes de continuité, dans les passages déjantés où la drogue coule à flots. Il charge aussi son brillant chef opérateur, le Mexicain Rodrigo Prieto (directeur photo attitré d'Alejandro González Iñárritu), de jouer constamment avec les focales, alternant lentilles classiques et anamorphiques pour créer une subtile impression d'instabilité et même de paranoïa.

Mais c'est surtout dans les nombreuses scènes de foule, ces remarquables plans d'ensemble de la salle de transaction de la firme de Belfort et associés, que Scorsese marque ses points. Le cinéaste nous montre celle-ci toujours remplie à craquer de courtiers délirants – requins en complet-cravate ou en tailleur-escarpins – qui boivent chaque mot prononcé par Belfort, génie de l'autopromotion et de la vente, comme s'il était un véritable gourou prêchant aux disciples de sa secte. Passant du naturel au ralenti dès que les esprits s'échauffent et que des cris de guerre éclatent, délaissant les sons diégétiques pour plonger dans diverses pièces musicales tonitruantes emblématiques du répertoire des années 1980-90, Scorsese s'attarde longuement et répétitivement à ces corps gesticulant à s'en désarticuler, à ces rangées de dents exposées, extravagantes. Ce faisant, il exacerbe l'aspect bestial, rapace de toute cette meute de prédateurs. Car voilà précisément ce qu'ils sont tous. Et Scorsese ne laisse jamais aucun doute planer là-dessus.

En fin de compte, Scorsese et DiCaprio n'offrent aucune rédemption à leurs méprisables protagonistes. Ils ne nous présentent pas plus une leçon de morale. Toutefois, ils en donnent amplement au spectateur pour que celui-ci se fasse sa propre idée sur Belfort et ses acolytes, ainsi que sur les débordements injustifiables de leur mode de vie profondément vicié et désaxé. Au fond, que l'on sorte du film ravi de l'expérience filmique ou écoeuré par l'étalage de mauvais goût, il faut croire que les deux créateurs ont réussi leur pari. **S**

■ **LE LOUP DE WALL STREET** | **Origine:** États-Unis – **Année:** 2013 – **Durée:** 2 h 59 – **Réal.:** Martin Scorsese – **Scén.:** Terence Winter, d'après les mémoires du même titre de Jordan Belfort – **Images:** Rodrigo Prieto – **Mont.:** Thelma Schoonmaker – **Son:** Heather Gross, James Sabat – **Dir. art.:** Bob Shaw – **Cost.:** Sandy Powell – **Int.:** Leonardo DiCaprio (Jordan Belfort), Jonah Hill (Donnie), Margot Robbie (Naomi), Kyle Chandler (Agent Denham), Jon Bernthal (Brad), P.J. Byrne (Nicky), Kenneth Choi (Chester), Brian Sacca (Robbie), Henry Zebrowski (Alden), Ethan Suplee (Toby), Rob Reiner (Max Belfort), Jon Favreau (Manny Riskin), Matthew McConaughey (Mark Hanna), Joanna Lumley (Aunt Emma), Jean Dujardin (Saurel) – **Prod.:** Riza Aziz, Leonardo DiCaprio, Joey McFarland, Martin Scorsese, Emma Tillinger Koskoff – **Dist. / Contact:** Paramount.